

Philippe Lançon: «J'allais partir quand les tueurs sont entrés...»

13 janvier 2015

Journaliste à «Libération» et chroniqueur à *Charlie Hebdo*, Philippe Lançon a réchappé au massacre, mercredi 7 janvier. Blessé, il entame une longue guérison.

Chers amis de *Charlie* et *Libération*,

Il ne me reste pour l'instant que trois doigts émergeant des bandelettes, une mâchoire sous pansement et quelques minutes d'énergie au-delà desquelles mon ticket n'est plus valable pour vous dire toute mon affection et vous remercier de votre soutien et de votre amitié. Je voulais vous dire simplement ceci : s'il y a une chose que cet attentat m'a rappelée, sinon apprise, c'est bien pourquoi je pratique ce métier dans ces deux journaux – par esprit de liberté et par goût de la manifester, à travers l'information ou la caricature, en bonne compagnie, de toutes les façons possibles, même ratées, sans qu'il soit nécessaire de les juger.

J'y pensais dans la minute horriblement silencieuse qui a suivi le départ des tueurs aux jambes noires - je n'ai rien vu d'autres d'eux, allongé où je l'étais parmi mes compagnons morts, à moitié sous la table de la conférence de rédaction, tout au fond ; j'y pensais en regardant le corps le plus proche, celui de mon ami et ce jour-là voisin de table Bernard Maris, qui n'a jamais laissé ses fonctions limiter l'expression de ses enthousiasmes et de ses curiosités. Il venait de parler du roman de Michel Houellebecq, que nous aimons, et je l'avais engueulé... pour ce qu'il avait écrit du traitement de *Libération*. Puis nous nous étions aussitôt réconciliés sur les passages de Soumission qui, bien entendu, nous avaient fait rire. Bernard ? Une intelligence ouverte et un merveilleux sourire, assez juvénile. Cabu maugréait : il avait entendu Houellebecq dire que la République était morte et il ne l'avalait pas. Cabu était le grognard juvénile et génial des vieilles valeurs de la gauche. Et nous étions tous là parce que nous étions libres, ou voulions l'être le plus possible, parce qu'on voulait rire et nous affronter sur tout, à propos de tout, une petite équipe homérique et carnassière, et c'est

justement cela que les hommes en noir, ces sinistres ninjas, ont voulu tuer. Je pensais à Bernard, à Cabu, aux autres dans mon étroit champ de vision, tous morts, et je me demandais, sans connaître évidemment l'état de mes blessures, à quoi tient la vie, la mort ; ce n'est certes pas à *Charlie* qu'on parlera de miracle pour les uns, de destin pour les autres. La différence, aurait dit Manchette, un ancien de Charlie, n'a tenu qu'à quelques centimètres dans les trajectoires des balles et à nos places respectives quand les hommes aux jambes noires sont rentrés. Moi, j'ai fait le mort en pensant que peut-être je l'étais ou le serais bientôt.

Je suis journaliste à *Libération* depuis vingt et un ans, j'en suis fier, j'aime les gens qui y travaillent et y ont travaillé. Je suis devenu chroniqueur à *Charlie* en 2003 parce que Philippe Val me l'a proposé en disant : «*Fais ce que tu veux, essaie tout et n'importe quoi, invente, transgresse !*», quel programme (forcément non rempli), et parce que Serge July l'a accepté. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Ces temps-ci, les deux journaux ont souffert, mais, à *Charlie*, jamais les conférences du mercredi matin n'avaient été aussi vivantes, joyeuses, agressives, excitées. Il y existe une extraordinaire tradition de l'engueulade qui gonfle, qui gonfle, et que dégonflait soudain une blague, généralement de Charb, de Luz ou de Wolinski. Puis tout le monde continuait en riant. C'était la joie de dire toutes les conneries possibles, sous le contrôle amical des conneries des autres, pour le plaisir de la dispute et la certitude qu'il en sortirait quelque chose, une idée, une phrase ou, naturellement, un dessin. Les souvenirs de ces moments me ramenaient vers la conférence avec la sûreté d'y trouver plus d'esprit, de gauloiserie et d'effronterie que je n'en ai. On ne sait jamais, à *Charlie*, quel sujet va jaillir sur la table avec la brioche ou les gâteaux.

Il se trouve que pendant cette dernière conférence ce furent justement les jihadistes français dont on parla. Tignous ne les justifiait absolument pas, mais, en vrai gars de la banlieue, en rescapé de la pauvreté, il se demandait ce que la France avait vraiment fait pour éviter de créer ces monstres furieux et il piqua une formidable et sensible gueulante en faveur des nouveaux misérables. Sa voix remontait soudain des temps de la Commune. Bernard Maris lui répondit que la France avait beaucoup fait, déversé des tonnes d'argent. Le ton est monté, c'est à *Charlie* un sujet d'autant plus sensible que chacun y est horrifié qu'on puisse l'imaginer raciste ou cynique, jusqu'au moment où quelqu'un a dit : «*Et si, pour se détendre, on parlait du désastre écologique ?*» Wolinski et Cabu dessinaient, comme toujours - Wolinski en inventant sur son carnet de vraies fausses histoires qui donnaient sens comique, absurde,

à tout ce qu'il voyait et entendait, pour lui donner la forme d'un fantasme réalisé. Je crois qu'il aimait l'emporte-pièce comme preuve de vie. Il admirait aussi les grands dessinateurs, les grands peintres. J'aimais repartir avec lui vers 11 h 30. Il me parlait de femmes, naturellement. Il les aimait tant !

J'allais partir quand les tueurs sont entrés. Je venais de montrer à Cabu, grand amateur et dessinateur de jazz, le splendide livre de photos de Francis Wolf sur les musiciens enregistrant pour Blue Note, chez Flammarion, sur lequel je pensais écrire dans *Libération*. Bien sûr, il le connaissait déjà.

Tandis que les pompiers me soulevaient sur un fauteuil à roulettes de la conférence, j'ai survolé les corps de mes compagnons morts, Bernard, Tignous, Cabu, Georges, que mes sauveteurs enjambaient ou longeaient, et soudain, mon Dieu, ils ne riaient plus. Il faut que nous puissions tous rire et informer de nouveau et plus que jamais pour eux, à *Libération* comme à *Charlie*, loin des pouvoirs et de leurs excès. Il me faudra un peu de temps et de rééducation pour arriver à rire, la mâchoire est plus fragile que le cœur, mais j'y parviendrai, et ce sera parmi vous, mes collègues, mes compagnons, mes lecteurs et relecteurs, mes amis.

Philippe Lançon : «Je suis en lambeaux»

29 juin 2015

Rescapé de l'attentat du 7 janvier, l'écrivain-journaliste et chroniqueur de Charlie Hebdo était l'invité ce vendredi de Léa Salamé sur France Inter. Gravement touché à la mâchoire, il est notamment revenu sur le long chemin qui le sépare de la guérison.

Il n'a jamais arrêté de s'exprimer. Mais pour la première fois depuis six mois, c'est sa voix qu'on entend. Le journaliste Philippe Lançon, rescapé de l'attaque meurtrière contre Charlie Hebdo où il était chroniqueur, s'est exprimé pour la première fois depuis les attentats de janvier. Dans sa chambre d'hôpital, où il doit subir sa treizième opération de la mâchoire, le chroniqueur s'est laissé interviewer par Léa Salamé pour France Inter.

Philippe Lançon avoue ne jamais repenser aux terribles événements de janvier. Il a déclaré: «C'est impensable ce que nous avons vécu. Ce qui est impensable, c'est que c'est absurde. [...] Si j'y pense, je vois quelques amis morts qui étaient près de moi.»

«Je suis dans une lutte pour me réparer»

Touché à la mâchoire, il a feint sa mort pour éviter les balles des frères Kouachi. Ce qu'il raconte, c'est la chance qu'il a eue, grâce à un simple livre. «Probablement, si je n'avais pas montré un livre de jazz à Cabu, je serais sorti une minute plus tôt, et je serais tombé sur les frères Kouachi. Je pense que je ne serais pas là pour vous parler.»

Lorsqu'on lui parle de l'événement tragique, les souvenirs se brouillent. «Je vois avant tout Bernard Maris, quelqu'un qui m'était cher.» Pour autant, ce qui l'a le plus blessé, c'est la vulgarisation des attentats qu'il a vécus. «Il m'était très difficile de les voir se diluer dans des paroles, des commentaires, voire des livres que je trouvais d'extrême basse intensité par rapport à ce que mes amis et moi avons vécu.»

Comprenant difficilement «l'esprit du 11 janvier», il n'hésite cependant pas à critiquer lourdement Emmanuel Todd. Il le compare notamment aux «corbeaux qui se déposent sur les champs de bataille une fois que la bataille a eu lieu.»

«Une tragédie pour mes amis»

Malgré l'abomination, Philippe Lançon a dû mal à envisager ce drame autrement que par la comédie. Penser la scène où les frères Kouachi font irruption dans les locaux du journal satirique lui paraît absurde. «C'est comme s'il s'agissait d'une bande dessinée tragi-comique, sauf que nous étions dedans. Je ne peux pas penser cette scène comme quelque chose d'absolument sérieux (...) Il y a quelque chose qui reste d'horriblement comique.»

Quand Léa Salamé lui évoque la question du pardon, l'écrivain reste fidèle à sa philosophie. «Je fais en sorte d'être le plus attentif et le plus compréhensif envers ceux qu'a priori je ne comprendrais pas.» Pour autant, il peine à se remettre de l'insupportable. «Ce que j'ai été, il en reste des parties, mais je suis en lambeaux.»

Il réfute la «guerre des civilisations» de Manuel Valls

«Le tri n'a pas été fait, et donc tous les grands mots, toutes les déclarations ou les livres à l'emporte-pièce qu'on peut lire en ce moment, me paraissent déplacés», déclare le journaliste de Libération. Le premier ministre a utilisé pour la première fois l'expression controversée «guerre de civilisations» face au «terrorisme», dimanche, suite aux attentats sanglants de vendredi en France, en Tunisie et au Koweït.

Philippe Lançon estime que l'expression, pour parler des attentats de janvier, n'est pas appropriée. «Ce n'est pas pertinent, surtout quand on est dans une situation aussi violente et complexe qu'aujourd'hui, et où il est, à l'évidence, beaucoup trop tôt pour comprendre ce qui est en train de se jouer, les motivations des gens qui passent à l'acte.» Lui-même aurait voulu savoir ce qu'il s'est passé dans la tête des frères Kouachi ce jour-là. Mais comme il le dit avec regret: «On ne le saura jamais.»

«Les tueurs sont revenus, eux ou d'autres, vivants ou morts...»

22 novembre 2015

Philippe Lançon, journaliste à «Libération» a été grièvement blessé lors de l'attaque contre «Charlie Hebdo», en janvier. De New York, il a écrit ce texte après les attentats du 13 novembre.

Dans la nuit du 7 janvier, en salle de réveil à la Pitié Salpêtrière, j'ai d'abord cru que j'avais rêvé. J'étais chez moi, dans mon lit, paisiblement allongé sur le dos. J'allais boire mon café, écrire un article, marcher ou pédaler dans Paris. Les vagues et délirantes images qui m'enveloppaient, aussi intenses et vraisemblables soient-elles, m'indiquaient des petits personnages couverts de noirs qui faisaient irruption pendant la conférence de *Charlie Hebdo* et éliminaient un par un la plupart de ses participants, dont moi. Je voyais et revoyais sans cesse, en particulier, Franck, le policier qui protégeait Charb, dégainer

trop lentement – au ralenti. Ces images ne devaient être, pensais-je, qu'un effet de mon imagination –ou, peut-être, d'une soirée trop arrosée. Il était temps de me lever et d'aller préparer le café.

C'est alors que mes bras bandés, une étrange difficulté à respirer, une non moins étrange impossibilité de parler, la lumière blafarde de ce grand lieu inconnu et, à ma gauche, le visage fatigué de mon frère, m'ont appris que ces images étaient la réalité : des tueurs avaient bien surgi dans les locaux de *Charlie Hebdo*. Ils avaient tiré sur tous et presque chacun, à bout portant, en criant «Allah Akbar !». J'étais ce qu'on appelle un survivant. Dès lors, ces images se sont précisées. Le retour à la conscience les fixait, sans que cette conscience puisse les assimiler. Je croyais avoir imaginé ce que j'avais vécu, mais il n'y aurait pas de café ce matin-là. L'imagination courait derrière l'expérience comme un vieux chien essoufflé. Elle ne l'a toujours pas rattrapée.

Ce phénomène s'est reproduit, le 13 novembre, quand j'ai appris que des attentats avaient de nouveau eu lieu dans Paris. Par chance, j'étais à New York, d'où j'écris. Encouragé par mes chirurgiens et soignants, j'étais venu ici pour échapper quelques jours, avant une nouvelle opération, à ce huis clos déterminé par l'agenda hospitalier qu'est la vie d'un blessé en rééducation. C'était le crépuscule. Je marchais dans Manhattan, non loin de Ground Zero, le hasard est ainsi, quand un ami m'appela pour m'annoncer la nouvelle. Il craignait qu'elle ne me tombe dessus n'importe comment, par l'intermédiaire d'un écran de bar ou de restaurant – ajoutant un petit attentat intime à ceux qui, au même moment, emportaient tant de vies.

Instantanément, j'eus la sensation concrète d'être un fantôme et de marcher comme à côté de moi-même. Une sorte de brouillard gris m'entourait, un smog à l'éternité pesante et froide, quelque chose de sourd, de saturé et de renfermé. La vie, depuis quelque temps et difficilement, revenait à une espèce de normalité encadrée : je dormais toujours très mal, mais je préparais chaque matin mon café. Soudain, cette vie était de nouveau un rêve –comme dans la nuit du 7 janvier. Les tueurs étaient revenus, eux ou d'autres, vivants ou morts, ils étaient là et ils continuaient le boulot, comme je l'avais craint sans trop le dire depuis des mois. J'avais beau être de l'autre côté de l'Atlantique, ils me (et nous) collaient aux basques et à la conscience, tel le sparadrap du capitaine Haddock. Je venais d'être pris de nouveau pour cible à travers celles du 13 novembre. Il n'y avait de sécurité ni pour moi, ni pour personne. La réalité, c'était eux, les tueurs. Je regardais le ciel bleu

finissant entre les gratte-ciel, les gens qui parlaient, buvaient, mangeaient dans les cafés : leur insouciance m'était interdite ; elle m'isolait. Depuis cet instant, les nouvelles que je lis m'informent sur les tueurs, les blessés et les morts ; elles m'informent aussi sur ce que je vis.

Je suis ici, à Manhattan, mais je suis là-bas, dans la salle de rédaction de *Charlie*, et aussi, parallèlement, au Bataclan et aux terrasses de café : l'horreur ne se mesure pas au nombre de ceux qu'elle emprisonne. Je sens dans Manhattan l'odeur de la poudre, les corps morts autour des survivants et sur eux, je redécouvre avec eux mes blessures, je traverse cette interminable antichambre entre l'extrême violence subie et la prise de conscience hébétée de cette violence. C'est dans cette antichambre qu'il est aisé, je crois, de devenir fou. Le choc est tel qu'il n'y a plus de réalité –ou alors, il n'y a plus que ça : une réalité atrocement pure, aussi peu comestible que le cacao à 100 %. Je n'ai pas besoin d'imaginer ce qu'ont vécu les blessés, ni ce qu'ils vont désormais, à l'hôpital et plus tard, devoir supporter, accepter, pour la plupart surmonter. Ils marcheront moins bien, auront la mâchoire difficile, les bras ou les mains handicapés. Cependant, tout albatros blessé qu'ils soient, ils recommenceront à voler vers des rêves fragiles mais renouvelés. Tout progrès et tout plaisir obtenus seront les résultats d'une grande, quoique petite, aventure. La survie mérite d'être vécue. Comme mes amis touchés et survivants de *Charlie*, je suis l'un d'eux.

Nous formons une chaîne, soudée par le deuil et la souffrance, certes, mais aussi par le mode de vie et de pensée qu'à travers nous ces tueurs veulent détruire. Ce mode de vie, nous dit-on, est celui des «bobos» et de leurs enfants. Pourquoi ces bourgeois urbains et civilisés, plutôt jeunes, plutôt ouverts, plutôt cultivés, somme toute assez sympathiques jusque dans leurs caricatures, ont-ils provoqué tant de haines et de sarcasmes dans la société française –y compris et peut-être même d'abord parmi ceux qui en font partie ? Parce qu'ils ne se tiennent pas à la place que cette société voudrait leur assigner. A droite comme à gauche, on leur reproche d'avoir une conscience, bonne ou mauvaise, que ne traduisent plus les vieux dictionnaires politiques. Ils ne se comportent pas comme les bourgeois des beaux quartiers –lieux où les tueurs ne songeraient sans doute pas à faire un carton : on ricane de ces traîtres à leur statut, hypocrites bien-pensants, hipsters à états d'âme. Ils vivent dans des zones mélangées, ils sont curieux du monde et des gens, leurs enfants voyagent et parlent d'autres langues, ils ne sont ni racistes, ni nationalistes, ni communautaires : on les accuse

d'être des profiteurs cosmopolites, «hors-sol». Ils sont assez ouverts dans leurs habitudes et assez vulnérables dans leurs réussites pour donner envie à n'importe quelle brute de les défigurer. Que sont-ils pourtant, sinon des éléments vivants et réfléchis de ce moribond «lien social» ? C'est cela que les uns dénoncent, que d'autres ont aspergé au fusil d'assaut. Après tout, la plupart des tueurs sont d'abord, eux aussi, des Français bien de chez nous.

J'en viens à la liberté d'expression. Il n'est pas inutile de rappeler qu'après le 7 janvier, nombreux étaient ceux qui, claironnant ou murmurant «Je ne suis pas Charlie», affirmaient ou voulaient croire que ce journal de mauvais goût –il s'en honore– avait exagéré en publiant des caricatures du prophète. Ils étaient pour la liberté, certes, mais une liberté «responsable», limitée par cette vague et subjective notion qu'est le «respect». Les attentats du 13 novembre mettent fin à ces vertueuses contorsions : la liberté d'expression ne se réduit pas, ne se divise pas. Ou elle existe, ou elle n'existe pas. La loi seule est là pour sanctionner ceux qui l'utilisent pour injurier, diffamer. Encore faut-il prouver, dans un débat contradictoire, qu'ils le fassent. C'est de cette liberté que découlent les autres, toutes les autres, celle d'aller et de venir, de s'associer, de vivre chacun comme bon lui semble tant que cela ne nuit pas à autrui. Elles sont solidaires les unes des autres. Les tueurs ont fait par le sang, entre toutes ces libertés, le lien que tant d'esprits, pour des raisons diverses, allant de la mauvaise foi à la stupidité, se refusaient à faire. C'est leur démonstration par l'absurde.

Certains des policiers qui m'ont protégé ne me cachaient pas, au printemps, que de nouveaux attentats étaient inévitables et qu'il était à peu près impossible, vu leur nature, de les anticiper. On n'allait pas pouvoir surveiller tous les lieux publics –ce qui, au demeurant, ne servirait pas à grand-chose. On n'allait pas non plus se mettre à arrêter des gens qui n'avaient encore rien fait. C'est le problème avec les terroristes, surtout du genre kamikaze : ils savent se faire oublier et ne passent à l'acte qu'une fois. Avant, c'est trop tôt. Après, c'est trop tard. Puis tous les reporters de guerre savent que la kalachnikov est l'arme idéale du pauvre, facile à transporter, d'un excellent rapport qualité-prix : coût minimum, dégât maximum. Comme un retour de flamme ou de conscience, voilà qu'elle déborde de ses champs de tir traditionnels – ceux qu'on préfère ici généralement oublier- pour ensanglanter le cœur d'une ville dont l'essence est d'être civilisée.

C'est une conséquence de la liberté de circulation des personnes, des finances, des violences et des biens. Une liberté dont les tueurs et leurs commanditaires profitent pour mieux organiser des attentats destinés à la restreindre. Ce paradoxe n'est pas nouveau. Il nourrit à raison l'orgueil des démocraties. Liberté pour les ennemis de la liberté –tant qu'ils n'ont rien fait de légalement répréhensible : voilà un excellent slogan démocratique. Il est possible qu'il faille momentanément le suspendre. Mais, même en temps de guerre, puisqu'il semblerait qu'on y soit, il serait préférable de ne pas jouer des muscles et de la rhétorique au point de l'oublier.

Sur ce, c'est l'aube à New York et je vais préparer mon café.

PAR PHILIPPE LANÇON